

Comment concrètement la notion d'une « densité équilibrée » pourrait-elle voir le jour ?

- Publié le 17 novembre 2020



Marcellin Barthassat / workshop Dessiner la Transition © FBA, 2018

[Informations Fondation Brillard Architectes](#)

Communications chez Transition Workshop

À l'issue de notre entretien le jeudi 5 novembre 2020 avec [Marcellin Barthassat](#), architecte et urbaniste, co-fondateur de l'atelier quatre, membre de la Commission cantonale d'urbanisme à Genève, et ancien chargé d'enseignement à [HEPIA](#) et [UNIGE](#), voici quelques-unes des problématiques qui sont ressorties. N'hésitez pas à partager et à débattre de ces notions décisives pour l'architecture, l'urbanisme, la transition écologique et les enjeux sociétaux.

Propos recueillis par [Guillaume Bouys](#)

Selon-vous, comment concrètement la notion d'une « densité équilibrée » pourrait-elle voir le jour ?

Aujourd'hui la question qui se pose est de savoir si on ne devrait pas parler d'urbanisation plutôt que de densification. Cette notion suscite de vives controverses, souvent perçue comme péjorative, faisant naître parfois des angoisses par crainte de devoir accueillir des trop grandes quantités de personnes dans l'espace de la ville. Pourtant, la croissance urbaine résulte bien d'une mutation profonde, notamment du fait de l'exode rural qui s'amplifie sur notre planète. Il n'y a pas de densité tout court, mais il est nécessaire d'en débattre en distinguant des catégories de densité, comme celle du bâti (morphologie urbaine), des interactions sociales (espaces publics, emplois et équipements), des fonctions (mixité et modes de déplacement) ou encore celle visant l'économie des sols. C'est donc bien une combinaison et un équilibre entre l'imaginaire, le désirable et le possible.

Certes ce débat, souvent passionné, « met en jeu les dimensions sociales, politiques et personnelles », comme le souligne le sociologue Margrit Hugentobler (1). L'idée d'une densité équilibrée ou raisonnée doit pouvoir s'incarner dans le mot urbanisme, qui signifie

l'organisation de l'espace pour la vie urbaine — élément positif qui nécessite un « récit » pour être prospectif face au futur. Penser l'urbanisation c'est introduire la ville des courtes distances, la ville de proximité et, peut-être même un jour, la « ville agricole ». De fait, **on peut imaginer que ce type d'intensité (et non plus de densité), pourra répondre au besoin de qualité dans les relations de la communauté urbaine et rurale. Rendre aussi agréable la vie collective que celle recherchée au niveau individuel.** Il s'agit de faire évoluer le ressenti du mot « densité », en lui donnant un sens aussi bien proactif sur la question de la quantité qu'associatif: «La rue est bien une communauté de contacts directs, le quartier une communauté de connaissances et la ville une communauté de contacts intellectuels» écrivaient Alison et Peter Smithson en 1953. C'est l'une des leçons que l'on peut tirer des centres historiques. La dimension des rues, la proportion des espaces, les matières, les couleurs et toute une série de composantes rendent ces densités de populations, de fonctions, d'interactions sociales vivables, voire désirables.

Quels sont les exemples, les modèles ou les expériences qui vous permettent d'imaginer ce type d'intensité ?

Il faut réfléchir aux diverses expériences d'intensités urbaines, et il y en a beaucoup. A Genève, la Vieille Ville a une densité (IUS 3.1) qui est supérieure à celle fixée dans les projets de quartiers du projet Praille-Acacias-Vernets (la Loi PAV : IUS 2.6). On trouve également les modèles du « ring faste » des quartiers du XIXe siècle, dont les densités oscillent entre 2 et 2.5. Et puis il y a le cas significatif entre la Cité sarde du XVIIIe siècle et le quartier des Tours à Carouge nées au siècle de la modernité, où les deux densités (IUS 1.2) sont identiques mais avec deux morphologies d'urbanisation très contrastées.

De façon plus contemporaine, le complexe des coopératives de *Mehr Als Wohnen* à Zurich est également intéressant dans sa diversité volumétrique, où l'espace-rue intègre les « vis-à-vis ». Un quartier de rue et de places à la bonne échelle, qui met l'accent sur des cœurs d'îlots, des cages d'escalier ou des patios-cours, tous très généreux et dotés d'espaces communautaires. Tant la concentration que l'extension urbaine ont toujours provoqué certaines craintes, accentuées aujourd'hui avec le réchauffement climatique et la crise sanitaire. Cependant, la référence à la Charte d'Athènes, qui a fondé nos villes du XXe siècle, nécessite une profonde remise en cause. Si elle conserve les mérites qui ont généralisé des améliorations fonctionnelles et hygiénistes, correspondant à l'esprit de croissance des Trente Glorieuses et à des extensions sans précédent (péri-urbain), elle a aussi conduit à « mordre » gravement les espaces naturels et agricoles.

La construction de la ville en hauteur vient encore renforcer cette course à la densification découlant des mécanismes de concurrence et de libre marché, qui ont largement soutenu les programmes d'urbanisation. Cela renvoie bien évidemment à nos interrogations sur la croissance, dans une situation de finitude écologique évidente. Mais il y a, comme je l'ai dit plus haut, une autre approche : celle de l'intensité qui caractérise les lieux de vie urbains, intensité que l'on trouve non seulement dans les centres historiques, ou encore dans la ville « maghrébine », comme à Séville par exemple, mais aussi dans plusieurs modèles (Siedlungen, cités-jardin) qui se sont développés dans la première moitié du XXe siècle.

De mon côté, j'imagine une ville plus en « tapis » qui accorde au plan logement une valeur avec des moments de respiration intérieure, tel le patio, la cour ou le parc-square. Dans le modèle hispano-arabe, on y trouve cette idée de mitoyenneté du bâti, qui permet une respiration spatiale au cœur de la maison, source de vie. Dans la contiguïté des édifices dans

les centres historiques il y a une économie des emprises sur le sol qui devrait nous réinterroger sur cette question de la densité. Ne faudrait-il pas revisiter ces modèles, les retravailler, pour s'en inspirer ? On pense à cette contribution forte sur l'Histoire de la ville par Leonardo Benevolo, partant de l'origine du mot urbanisme jusqu'à l'histoire des modernes, ou aux travaux de Christian Norberg-Schulz sur la signification en architecture.

« C'est cette richesse du plan et de l'espace qu'il faut retrouver pour accepter d'être côte-à-côte, et en proximité les uns des autres. C'est d'ailleurs la même sensation lorsque l'on se trouve dans l'architecture vernaculaire des villages, en montagne ou ailleurs. »

Que pourrait signifier la crise du Covid-19 pour Genève et son territoire?

Dans notre territoire transfrontalier de plus de 2'500 km², dont Genève ne représente que 245 km², nous nous trouvons face à une forte complexité, mis en évidence dans le projet d'agglomération franco-valdo genevois (2). Cela devrait nous encourager à mobiliser tous les secteurs de la recherche, aussi bien les filières universitaires des sciences sociales et de la biologie, que celles des écoles d'architecture et d'urbanisme. Entreprendre une vision écosystémique qui pourrait être répercutée dans les différents domaines de l'aménagement du territoire. En même temps, nous sommes dans des problématiques difficiles qui agitent la planète aujourd'hui : le réchauffement climatique, les guerres et les crises sociales, des pandémies et un déséquilibre écologique avéré. Nous savons que les lignes de l'humanité ne bougent qu'au moment où nous nous trouvons face à des risques majeurs. Les crises ne devraient-elles pas être une occasion de se remettre en question et conduire à de nouvelles réponses, de nouveaux modèles de développement plus durable ? Or, les changements opérationnels sont devenus d'immenses « chantiers », avec une société profondément divisée, et une vitesse qui devient un véritable danger (Paul Virilio), et qui domine le rythme des humains. **Pour s'en sortir, il y a lieu d'espérer une plus forte alliance entre le monde scientifique de la connaissance avec la société politique et le monde de l'économie. L'on ne peut pas seulement répondre par des lois ou des règlements aux problèmes et défis qui nous attendent. Pour l'heure, le déploiement de facultés des « arts de l'environnement » pourrait y contribuer de façon significative ?**

(1) Margrit Hugentobler, experte en sociologie, ancienne directrice du Wohnforum de l'ETH à Zurich (2009-2016). Voir revue Nike N° 4 et 6 / 2016

(2) Révélé à l'aube de la transition écologique lors de la [Consultation du Grand Genève](#) coordonnée par la Fondation Braillard Architectes et ses partenaires français, genevois et vaudois.